

# Soirmagazine Carnet de notes d'un maquisard

Au fil de ces pages, le lecteur découvrira les activités journalières et les drames qu'un maquisard de l'ALN a consignés dans deux carnets de poche durant une période allant du 21 juin 1957 au 5 juillet 1958. «Ancien appelé du contingent, j'évoque, parallèlement à ces notes, les souvenirs qui m'ont semblé les plus à même d'aider à comprendre ce que fut ma vie sous les drapeaux, ce que j'appelle la "guerre" et mon état d'esprit d'alors, qui, du reste, n'a pas changé.» Nous vous en livrons quelques extraits.

Par Londiche G.

Vendredi 5 juillet :

«A quatre heures trente, prise de contact avec Si M. B. à Neghra. Après-midi : promenade en forêt avec poste radio.»

Dans ce cas, s'agissait-il d'une promenade en forêt ? Un poste radio ! A se demander si tu écoutais Europe 1, Luxembourg ou La voix des Arabes à la Radio du Caire. Sinon, était-ce un poste genre PRC 10 comme en avait l'armée française ? D'expérience, je ne le pense pas.

Je me souviens de ce poste radio. Il devait peser autour des dix kilos et, avec deux piles de rechange, plus le «reste», le sac pesait lourd. J'en sais quelque chose pour l'avoir porté pendant plus d'une année. Malgré cette charge à trimbalier, c'était une chance d'être affecté à ce poste car ce travail était moins pénible que la fonction que j'occupais au début de mon séjour en Algérie : celle de «voltigeur».

Apparemment, un joli mot qui fleure bon l'acrobatie mais, dans ce cas, en guise d'acrobatie, c'était les marches au fond des ravins, à travers les buissons, à faire le chien de chasse avec le risque, toujours présent, de se trouver soudain nez à nez avec «l'ennemi».

Que l'on soit d'esprit militariste ou pacifiste, en de pareilles circonstances, il n'existe pas d'autres mots à employer.

Tomber nez à nez avec l'ennemi, c'est arrivé dans ma section. Toujours à notre «avantage».

Là aussi, il n'y a pas d'autres mots pour définir la situation, quand on s'en sort bien.

Heureusement, cela n'arrivait pas tous les jours, ni toutes les semaines ni même tous les mois. Tous les trimestres alors ?

Je ne sais plus mais je ne le crois pas. En tout cas, pas dans une seule section ni même une seule compagnie. Dans le régiment, cela était possible et dans la division ça l'était sûrement. A ce niveau, il ne devait pas se passer une semaine sans que quelques combattants de l'ALN soient surpris au cours d'un ratissage.

Effet de surprise ? Réflexe de tirer le premier ? Même s'il voulait se rendre, le gars, ainsi débusqué, avait peu de chances de survivre.

Mais n'empêche qu'il valait mieux être radio que voltigeur. Pendant que les «voltigeurs voltigeaient», pardon, «grenouillaient» à travers les rochers ou les buissons, le radio cheminait en compagnie du chef de section et jamais trop loin de la piède, groupe comprenant la mitrailleuse et

ses servants. Chef de section, radio, tireur d'élite, composaient le groupe dit de «commandement». La place de ce groupe n'étant pas dans les buissons, nous marchions, le plus souvent, sur un bout de piste ou de sentier dégagé.

On avance plus facilement sur un sentier, aussi devions-nous nous arrêter fréquemment pour ne pas progresser plus vite et arriver ainsi à nous trouver à l'avant des groupes de voltige.

Que faisions-nous au cours de ces haltes ? Le chef étudiait la carte, le radio, quand il en avait le temps, posait son sac et tous, nous faisons ce que font ceux qui, par nécessité ou par loisir, évoluent en pleine nature : casse-croûte si c'était l'heure (ou à peu près) et éclusage de gourdes et de canettes quand il y en avait, quelle que soit l'heure. La canette, c'était le luxe du groupe.

Pense donc, il fallait se les transporter ces fiches bouteilles avant de les boire, le plus souvent, plus par défi un peu ridicule, que par gourmandise, d'autant qu'il n'y avait pas de thermos pour les tenir au frais. Il doit rester beaucoup d'éclats de verre dans les djebels !

Samedi 6 juillet :

«Six heures trente, alerte : mitraillage méch-tas en oued (illisible), Béni-Afer. Après-midi, à seize heures et quart, mitraillage jusqu'à seize heures trente-cinq.»

Dimanche 7 juillet :

«Alerte le matin à sept heures. Réception le soir de Anami Salah et ses camarades.»

Lundi 8 juillet :

«A sept heures trente, alerte. Mitraillage à l'aveuglette, dégâts néant (pendant quinze minutes). Après-midi, de quinze heures quarante-cinq à dix-sept heures : même chose.»

Mardi 9 juillet :

«Journée de brouillard. RAS. Rencontre avec B.(monoprix).»

Jusqu'à la lecture du compte rendu de cette journée du 9 juillet 1957, j'avais toujours cru que les combattants organisés en sections ou en katibate se tenaient au cœur des djebels et que leurs camps se trouvaient toujours éloignés des villes et des villages. Si ce mardi tu as rencontré un ami dans un monoprix, c'est donc que tu te trouvais à proximité ou dans la ville.

**Précision nécessaire :** J'ai appris, par la suite, que «monoprix» était le surnom d'un habitant de Taher.

Mercredi 10 juillet :

«De neuf heures quarante-cinq à dix heures dix, bombardement et mitraillage des douars Chabnor et Boutenache. A neuf heures, les troupes hélicoptérées sont débarquées à Irdjanah. A dix-neuf heures, la section du lieutenant accroche l'ennemi au moment du rassemblement. A vingt-et-une heures trente, El Baraka l'accroche à son tour. Bilan : plusieurs tués et blessés. Un groupe de trois moudjahidine a tenu tête, pendant quatre heures, à trois sections ennemies, au moment de l'attaque du lieutenant, nos trois hommes en ont tués trois, blessé un et réussi à rentrer tous trois blessés.

El Baraka, la chance en arabe. Etait-ce le nom d'un gradé ou un surnom ? Qu'importe, dans ces lignes, il restera El Baraka combattant de l'ALN.

Jeudi 11 juillet :

«Le matin, RAS. L'après-midi, arrivée de toutes les sections ayant accroché l'ennemi (cinq).» Cela devait faire pas mal de monde et il devait falloir une bonne organisation pour coordonner l'ensemble.

Vendredi 12 juillet :

«Café pris avec les moudjahidine sur la crête de Touzlamt, à côté du Wiker. Troupes hélicoptérées débarquées à Ourtane. Dîner et souper avec les moudjahidine.» Il fallait aussi une bonne organisation pour ravitailler tous ces gars. Et tout cela, malgré les bombardements et les mitraillages.

Samedi 13 juillet :

«Café pris avec les moudjahidine sous les chênes-lièges. De sept heures trente à huit heures quarante-cinq, bombardement et mitraillage pendant que nos jeunes dansaient sous les arbres. Le soir, souper avec les moudjahidine.» Ainsi, il arrivait aux combattants de l'ALN de faire la fête, mais au son de quelle musique ? Le bruit des avions, l'explosion des bombes, les mitraillages. Ont dû faire de bonnes affaires les industriels qui fournissaient les munitions à l'armée française. «On croit mourir pour la patrie, on meurt pour les indus-



Photos : DR

triels.» Le 30 décembre 1960, veille de ma quille, j'avais acheté un album au foyer de mon unité. Sur la dernière page, j'avais inscrit cette phrase et le nom de son auteur : «Anatole France».

Dimanche 14 juillet :

Fête nationale en France. L'anniversaire de la Révolution française. La France, aujourd'hui, a décidé de nous donner l'aubade à sa façon.

«A neuf heures trente-cinq, bombardement. Une bombe éclate en plein champ à deux cents mètres de nous. A seize heures, même spectacle avec deux B26 et deux avions à réaction,

et ce, jusqu'à seize heures cinquante. Ensuite, de dix-sept heures quinze à dix-sept heures quarante-cinq avec deux avions à réaction. Pas de dégâts. Ensuite, de dix-huit heures dix à dix-huit heures vingt, départ des cinq sections de moudjahidine ce jour sous un épais brouillard.»

14 juillet :

En France, plus qu'une date, c'est devenu un nom. Il en ira de même en Algérie, d'un certain 5 juillet.

Aujourd'hui, 14 juillet 1957, des représentants d'unités affectées en Algérie participent au défilé parisien et parmi eux de jeunes appelés parachutistes. Une récompense est un honneur voulu comme tel par les autorités civiles

et militaires. On les comprend, car défilé, honneurs et chants font partie de l'arsenal destiné à entretenir le moral des troupes. Et ça marche ! Mais il arrive qu'en dehors des défilés, il y ait des ratés car il est une réalité que l'on ne soupçonne pas en voyant passer les «fiers paras». Comment pourrait-on la deviner quand ils chantent entre deux haies humaines :

Si tu as le goût du risque,  
Si tu restes sur la piste  
l'ami faut pas hésiter  
prends ton sac et viens sauter  
Avec nous tu pourras aimer  
tu pourras rire et chanter  
Toi, sans aucun doute,  
Viens chez les paras ! ■

(A suivre)

## Voyage culinaire

Cette semaine, nous allons ensemble faire sortir des oubliettes une vieille recette traditionnelle de soupe au poulet qui a été quelque peu oubliée mais dont le goût inégalable nous reste toujours dans la bouche.

L'hiver approche à grands pas et les foyers algériens se préparent déjà à affronter cette saison assez rude avec ses journées pénibles pour les gens qui travaillent et qui doivent se lever aux aurores. On a sorti les couvertures et les manteaux de laine, qui sentent bon la naphthaline, des placards et les enfants sont heureux de retrouver leurs vieux capuchons et les gants de laine que leurs mères ou grands-mères leur avaient tricotés l'hiver passé. J'ai gardé quelques souvenirs de mon enfance intacts dans ma mémoire et je me rappelle très bien de ces doux moments lorsque je rentrais de l'école emmitoufflée dans ma tenue de laine rouge que ma mère avait tricotée de ses mains habiles. Je rentrais grelottant de froid. Mon père m'ouvrait la porte et une chaleur incomparable se déga-



geait dès que j'eus franchi le seuil de la porte. Il me débarrassait alors de mon manteau mouillé et le pendait à la corde qu'il avait attachée entre les deux poutres du corridor, au-dessus du chauffage qui dégageait une chaleur ambiante dans tout l'appartement. Sur le chauffage, il avait mis la marmite de soupe qui fumait et embaumait toute la maison, répandant ainsi des senteurs de poivre mêlé de persil haché. A côté de la marmite, un plat en fonte rempli de crou-

## Le bouillon de poulet de ma grand-mère

Par H. Belkadi

- Un poireau
- Deux branches de céleri
- Du poivre de Cayenne
- 3 feuilles de laurier
- Sel/poivre

**Préparation :**

Éplucher et couper la carotte en rondelles puis émincer l'oignon. Coupez le céleri en tranches ainsi que le poireau. Mettre le tout dans une marmite. Y ajouter la carcasse de poulet, les feuilles de laurier lavées et le poivre de Cayenne. Mouiller avec l'eau jusqu'à recouvrir tous les ingrédients. Saler et poivrer à votre guise. Laisser cuire à feu doux pendant environ deux heures. Lorsque les légumes et le poulet sont cuits, laisser refroidir. Retirer la couche de graisse figée en surface puis servir le bouillon de poulet bien chaud avec des croutons de pain grillés. ■

**La recette :**

- Une carcasse de poulet
- 1/4 de litre d'eau
- Un oignon
- Une carotte